

Jean-Philippe Rossignol

Vie électrique

roman

L'INFINI

nrf

GALLIMARD

L'Infini

Collection dirigée
par Philippe Sollers

JEAN-PHILIPPE ROSSIGNOL

VIE ÉLECTRIQUE

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Pour Thomas, le second

Toi dans ton genre de danser entre vie et mort tu
es dans mes cordes... mes harpes!

LOUIS-FERDINAND CÉLINE

Je suis à Berlin. C'est la sixième ou septième fois que je viens ici, dans le quartier de Prenzlauerberg, dans l'est de la ville. Petra m'accueille volontiers. J'ai des amis à l'étranger. Ça me semble de plus en plus vital. Je crois qu'on ne peut plus vivre dans un seul pays. Bien sûr, on peut toujours, on est contraint. Quel est le prix à payer? C'est un contact avec les sonorités dont j'ai besoin. En France, j'entends tous les jours le même son, c'est éreintant. La sérénité vient quand se produit un effet de dissonance ou de nouvelle scansion. À Berlin, je n'ai pas l'intention de travailler. Je suis arrivé de nuit, j'ai pris un bus presque vide qui m'a conduit de l'aéroport à Alexanderplatz et de là j'ai emprunté le tramway, la ligne M4. Et je suis descendu cinq stations après. Hufelandstrasse. À chaque intersection de rue, un nouveau son, ce bruit si particulier des feux dans la ville, le toc-toc comme un hoquet qui guiderait les aveugles à la lettre, cet écho qui résonne doucement dans tout Berlin. Ritournelle. Il n'y a personne ici. J'arpente Marienburgerstrasse. Le numéro 28. Je pousse la porte marron, je traverse le patio et je sens que

la lune m'observe. Une autre porte, à gauche cette fois-ci. Deuxième étage. Calme. Je sonne, Petra ouvre, le cérémonial peut enfin commencer. Décrire cette première nuit!

L'oubli total de toutes turpitudes, j'imagine que ça ne s'impose que dans le studio de Petra. Je veux dire, quand nous y sommes deux, enfants ou vieillards — la distinction n'a pas de sens. Nous sommes des enfants et des vieillards, voilà notre force. Au milieu se dresse une zone de grand flottement que certains appellent âge adulte, maturité, moment de la responsabilité. Je pense que ce sont des pièges pour éblouir et anesthésier qui le veut. Les murs de Petra sont un autre théâtre, bien plus ouvert, bien plus risqué. On n'y entre pas comme dans un moulin. D'ailleurs, le passage des années ayant été accentué par le soleil et le givre, on voit toujours dans la chambre les ailes d'ange accrochées à la fenêtre, cadeau d'une amie disparue. Mais les ailes ont jauni. Bientôt elles se décomposeront, elles pourriront quand Petra et Marlene (c'est mon surnom quand je suis avec Petra) poursuivront leurs sautilllements et le chant des berceuses pour les fous et les habitants des rues adjacentes.

Mein Schatz, mon trésor, c'est ainsi que Petra m'appelle. On peut dire que c'est tendre et un peu brutal, j'y suis habitué. Petra aime bien mener la ronde. Moi je fais des cercles, valse, tango, rumba, solo pendant des nuits et des nuits, avec dans l'axe la fumée de cigarette de Petra qui crée un brouillard chaleureux, vision nocturne où nous nous contrefichons des bas filés, des amants intrépides et des taxis pris au petit matin. Une ronde stupéfiante. Je suis venu pour dan-

ser à Ballhaus, avec ou sans cavalier, tout ça n'a pas d'importance. Les cavaliers sont des cavalières, les femmes sont des hommes, bonheur de Petra de changer les rôles, d'inverser. Le mot d'*inverti*, retrouver sa quintessence avec Proust. Je suis une inversion. Je suis inversé. Je sais qui je suis, et basta des renversements. *Mein Schatz*, as-tu bien dormi? *Mein Schatz*, veux-tu que nous allions à Tiergarten cet après-midi? Non merci. Les zoos, je connais. *Mein Schatz*, que souhaites-tu? Eh bien, Petra, ce que je veux est simple, continuer ma *vie électrique*, faire que la roue monte et descende, agir, ne plus agir. Je suis tellement heureux quand la roue tourne dans le ciel. On ne sait jamais quel mouvement elle s'apprête à effectuer, c'est une surprise, tu n'imagines pas comme cette *surprise* est certainement la seule chose à laquelle j'accorde du crédit. Le reste, le reste... ça me semble, comment dire, asphyxié? Oui, *kaputt*. Alors que la roue! C'est une ruse.

Je suis revenu à Berlin pour trouver Ulysse, pour le retrouver lui aussi, perdu qu'il était dans des eaux troubles, aux prises avec le démon et en butte à l'hostilité. J'ai lu Homère tardivement, il est toujours actuel, raison de mon retour sans cesse vers eux, Pénélope qui défait sa grande toile la nuit, Circé, Achille, les Sirènes, Héphaïstos, Calypso, Athéna, et le « doux » sommeil que décrit Homère dans l'*Iliade* au chant XIV. Le sommeil, tel qu'en lui-même. J'en parlerai. Là encore, ce n'est pas anodin.

Étrangement, il ne fait pas un froid terrible à Berlin. Je m'attendais à regarder les toits gelés et des passants couverts comme s'ils devaient traverser le Groenland sans dormir. Le

mois de février, plus antitouristique tu meurs. En ce moment même, pluie fine et vent, mais rien de glaçant. J'aime les grandes bourrasques et les grandes chaleurs, la brise comme la tempête. Et si la Nature s'exprime, j'y vois un bon présage. Dans ce roman vécu, on croisera des fleuves et des livres à soi. Aucune théorie magistrale, aucun *conseil*. Juste le temps, celui que j'ai passé, que je passe à lire et à partir, la lecture et le départ qui ne sont jamais vraiment des activités mais une autre façon de boire ou de grimper aux arbres. La cabane protégée de l'enfance solitaire. On aimerait que l'abri soit détruit par les flammes, que les cycles de la vie repoussent très loin les sensations du royaume ancien. Mais le royaume se poursuit de la même manière, il est une lanterne magique. À chaque coup de pied, chaque saccage, on imagine que la partie est finie, qu'il n'y a plus qu'à mourir. C'est oublier la persistance de la voix. Elle est à peine audible au début, elle est flûtée. Bientôt la flûte (à ce moment précis je vois apparaître *Le joueur de fifre*, costume noir et rouge, peint par Édouard Manet), oui la flûte revient et l'on entend toutes les notes. La terreur abattue par la musique.

Ce soir Petra me demande ce qui est le mieux : un pantalon de cuir ou une robe de satin rouge. Elle ose les résilles en plein hiver. Et sa trousse de maquillage? La caverne d'Ali Baba. Il y a dans ce petit nécessaire les bleus et les noirs les plus beaux d'Allemagne, j'en mets ma main au feu. Je peux passer une heure à la regarder se maquiller. Avec la rigueur qui caractérise cet homme que j'appelle Petra, cette femme si belle qui dansera toute la nuit entre des bras inconnus, sur une chanson d'Ornella Vanoni, d'Hildegard Knef ou *Purple*

Rain de Prince. Nos fêtes sont imprévisibles. Le jour, Petra griffonne des papiers, médite ses fantasmagories qui se produiront plus tard sur scène, avec des acteurs. À côté du lit se trouve l'étui du violon. Petra ne sort pas souvent l'instrument, elle joue quand je m'absente faire une course, l'histoire d'un quart d'heure. Je la devine, sortant le morceau de bois poli et commencer une sonate, les doigts hésitants, puis la vibration prenant corps avec celui de Bach ou de Ligeti. Petra debout, face à la lucarne lumineuse et les ailes d'ange suspendues par un mince ruban à la poignée. Il n'y a pas de volet à Marienburgerstrasse. Nous sommes réveillés tôt.

Je vis à Berlin cet instant de décrochement du temps. C'est une traversée, une apnée, un temps invisible. Je revois les trente jours passés, les trente qui arrivent. Je dénombre les secondes. Je compte. C'est amusant d'être au Kim Bar pas très loin de Rosenthalerplatz avec des amis, invités à l'anniversaire de la commissaire-star qui « fait » l'art contemporain à Paris, d'être là par hasard parmi cette faune plutôt calme et plutôt sympathique. Mais au lieu de raconter des trucs à des fantômes, des trucs sur l'art aujourd'hui, eh bien pour rire je compte les secondes jusqu'à 10, 20, 50, je joue des variations en fixant Petra, Rosalind, Hector. Je pense à cette réflexion géniale de John Cage : « *If something is boring after two minutes, try it for four. If still boring, then eight. Then sixteen. Then thirty-two. Eventually one discovers that it is not boring at all.* » Durée. Patience. Joie. Et imperceptiblement je commence à positionner mes jambes et mon bassin d'une façon telle que je vais pouvoir jouir d'un mouvement vers la gauche, puis débiter une rotation des hanches, sans que per-

sonne ne s'en rende compte. JE COMPTE ET JE DANSE ET J'OUBLIE QUE JE COMPTE ET QUE JE DANSE. Le temps et moi c'est une affaire sérieuse.

Position du buste, mouvement des bras, musique, arrêt, séquences du passé, irruption, intensité du présent. *La mort viendra et elle aura tes yeux.* Durée, patience, joie. J'embrasse Petra. Je quitte Berlin. *Küssen, mein Schatz, bis bald, bis bald!* À bientôt, à bientôt. Pour l'heure, pour la seconde, aéroport, fluides de la foule, mains que je caresse dans l'avion au moment de décoller. Le voyage se termine et reprendra ailleurs. Trente jours. Ce qui se passe pendant un mois. Roman continu d'un genre particulier. Roman, c'est-à-dire pulsations, vacillement, vertige, journées précises. Voici le premier jour dans l'exploration du détachement. Et avec lui les vingt-neuf suivants. Sarabande.

1^{er} jour

L'ESPAGNE EN MER

Le bateau arrive à quai et je ne me précipite pas. Je sais que mes amis m'attendent, bien qu'ils aient annoncé qu'ils seront ivres. Je ne suis plus déboussolé par les changements de cap. Pendant la traversée, je ressens la joie de rejoindre une terre perdue, sauvage, et les événements ne m'intéressent plus beaucoup à ce moment-là. En longeant la passerelle, je vois de loin que mes amis sont éméchés. Je descends les marches lentement. Le temps a déjà changé son tempo. Et nous prenons le chemin de la Fonda Pepe, un endroit fameux.

Je fais la connaissance des barmen David, Michi, Juan, des types en or, malins et discrets comme l'intelligence le décide parfois. La Fonda Pepe se situe à Sant Ferran, sur l'île de Formentera. On y boit de bons vins, des alcools forts, espagnols et américains. Quelques hippies sur le retour — *ou plutôt qui n'en sont jamais revenues* — me regardent avec un air intrigué. Passons. Le cuisinier ne fait que de furtives apparitions, traînant un ventre énorme comme s'il s'était agi d'une petite bouée autour de la taille. Dehors, des Gitans, des vélos, des

chiens, le ciel somptueux. À l'intérieur, des bras fiers de leur conquête passée, de cette lande à l'écart du monde. Faut-il être fou ou raisonnable? Fou sur le continent? Sur l'île? Doué de raison ailleurs? Raisonner avec à l'esprit d'autres sphères, des horizons inépuisables? Ici, à la surface et en profondeur, au nord-ouest de l'île qui ne forme pas une botte italienne, il ne se passe rien. Au sud, pas plus. À l'est, *nada*. Au centre? Rien, rien, seulement des échoppes pour qu'on n'oublie pas que nous errons sur terre. Sinon, le grand royaume se résume aux cinq doigts de la main : le vent, la mer, le soleil, les oliviers, la langue rapide des paysans et des pêcheurs qui se décident à parler au moment inattendu. J'apprends à me taire quand quelqu'un dit quelque chose de vrai. J'écoute. Je vois les rizières empruntées, le cercle de feu, l'amour ou non du divin. J'aime cet instant de la parole qui se lance et cherche la meilleure modulation possible, le phrasé qui convient le mieux à ce qu'on va dire, l'ironie qu'il y a dans tout langage spontané. C'est pour ça que j'apprécie l'attitude de certains barmen étrangers. Ils observent beaucoup. Ils ne parlent que pour atteindre leur cible. Après, ils vont dans l'arrière-boutique, ils reviennent, s'agitent, fument des cigarillos cubains, attendent de prendre le large. La nuit est longue, la nuit ne fait que commencer. Le plus beau est de la considérer comme le matin ou l'après-midi au milieu des vagues. On boit avec une fraîcheur telle, on n'a besoin d'aucun fleuret, pas le moindre sourire ravageur, celui des jeunes possédés qui s'imaginent subtiliser à leur compte le costume du Diable. Je vois des cas d'alchimie douteuse. Mon oreille repère ça, mes yeux se plissent, le nuage se dissipe vite. Je sens toujours les faussaires qui veulent m'attirer dans la bouche d'ombre,

tenter sur mon dos les calculs, la perversion, le mélodrame, ce qui est somnambule. Longue histoire d'un corps qui danse, pas de côté sur pas de côté, les bras en cadence, les pupilles à la recherche du bruit des animaux, dans un bosquet, au cœur de l'océan. Le requin, le renard, le chat, les lézards rapides que nous voyons fuir sous notre pied pendant la longue marche qui mène au Cap de Barbaria. Ces lézards gris, noirs, verts ; petits, longs, distraits, affolés, si beaux. L'emblème de la salamandre. Les mouettes, les cormorans, le poisson appelé daurade coryphène d'un nom grec et enchanteur. Dans le jardin de Can Pep Bosch, le soleil insistant sur mon front, je revois soudain la dédicace du dernier livre de Céline, *Rigodon*, le registre souverain : «Aux animaux».

Formentera est l'île noble des animaux, des oliviers et de la mer. Les animaux sont partout et invisibles. La terrasse d'oliviers se dévoile après des heures à arpenter la pierre et le sable, à contourner toutes les pistes, accueillantes ou dangereuses. La mer comble Ulysse, tous les navigateurs, les vrais marins, ceux qui ne craignent jamais les heures de solitude et de débauche.

Une journée en mer s'improvise le samedi. Nous partons avec un Français qui vit sur l'île depuis trente ans et qui veut nous faire plaisir. Ce pêcheur s'appelle Henri. Auparavant, nous avons dîné avec Michel et Cathy, compagnons de rire. Toujours heureux, toujours curieux, fidèles à une position de détachement. Il y a des gens qu'on adore tout de suite. Henri, c'est autre chose. Il croit éperdument à sa carrière passée, ses faits d'armes, sa petite mythologie de chasseur

africain. Tout ça l'agite beaucoup. Aujourd'hui, il possède un bateau qui peut accueillir trois ou quatre personnes, et deux moteurs de cent cinquante chevaux qui font qu'on ne se traîne pas sur l'eau. Avant le départ, nous nous aidons d'une barque remplie de jambon et de vin blanc, de foulards, de chapeaux pour la journée. Une fois l'équipage prêt, tous pieds nus, Henri démarre lentement et nous quittons le port sous un ciel voilé. Le maître à bord indique les endroits où nous allons bientôt accoster pour la pêche. On fera le tour de l'île en longeant le Far de la Mola, remontant par Platja de Migjorn, Cap de Barbaria, Es Poblet des Torrent, et retour à la case départ : la Savina. Une journée. La sensation de mobilité est peut-être la plus belle à Formentera. Que l'on marche sur l'île ou que l'on suive ses falaises à quelques mètres de distance. Une fête mobile distribue les cartes d'une façon différente. On s'attend que l'as de pique mène sa loi et c'est un roi de cœur. On croit que la dame de carreau s'annonce et, comme par hasard, le valet de trèfle joue les agents secrets. Sept, huit, neuf, dix. Roi, dame, valet. Je crois que les bons pêcheurs sont des joueurs de cartes avisés. C'est une question de patience, d'attente, de carnaval au bon moment. Être en éveil. Quand bien même on donnerait l'impression de ne pas réagir. Le dormeur des flots.

Le gag pendant cette escapade en mer consiste à me prendre pour le nouveau venu, celui par qui les manœuvres ratées arrivent. Si l'on rentre bredouille, le bac à poissons absolument vide, eh bien, le coupable sera tout trouvé. Moi ! Un amateur, un rêveur, un silencieux, un buveur sans mélancolie. Henri me tacle gentiment, embarquant dans son

humour mes amis. Son regard bleu est appuyé, ses mains tachées par la vieillesse tournent sur le gouvernail, retirent une canne à pêche, remettent au bout du fil une sardine. Il peste un peu. Il y va de sa fierté de gros pêcheur. Ne rien ramener serait une injure devant une troupe aussi jeune. Je vois les nuages et le miroitement de la mer. Je laisse à notre hôte ses envies de gloire. Quelle gloire, d'ailleurs? Mes amis s'installent à l'arrière du bateau, ils se blotissent l'un contre l'autre, s'embrassent furtivement. Elle appelle son homme «Ma vie». Délaissant un peu l'océan, je me retourne vers eux, je les regarde, je m'amuse et d'une voix forte je lance à bâbord : «Ma vie!» C'est maintenant que ça se joue, ma vie est là, pas dans un bureau à serrer des mains et porter des costumes bien coupés. Je sais faire les deux, la foule et la solitude, je connais les méchants, les doux et les pénibles, les exténués de l'image et d'eux-mêmes, les beaux parleurs, les apocalyptiques, je les sens venir à plusieurs kilomètres à la ronde. Ils ne me font pas peur. Je n'en suis même plus à les blâmer ni à les plaindre. Ma vie est là, sur les eaux, à ne rien dire. Entendre les sonorités les plus inattendues, les états intermédiaires, faire que le corps aille à son affaire du rythme. Pendant que je note ce truc, Thelonious Monk joue en arrière-fond, avec ses mains immenses et raides. Il tape vite sur le clavier, il est le plus souple. Tout est dans la note qui est déjà créée par son esprit et sa chair, le son qui ne demande qu'à venir. Toutes les percussions! Toutes les délicatesses! Toutes les sauvageries!

Doucement sur le bateau l'impatience monte. Henri se crispe. Nos tentatives, dix fois, vingt fois reconduites, produi-

sent des résultats étranges dans l'enlissement, comme si nous en restions au stade du réglage. Henri braque au sud, pensant que là au moins il va se passer quelque chose de sérieux, que la bouffonnerie sera enfin écartée, qu'on ne laissera pas un jeune homme insolent et impassible ruiner des ambitions aussi nobles. Pendant ce temps, j'imagine les mérours, les soles, les daurades s'approcher de l'hameçon, arracher la sardine très vite et prendre une autre direction. J'imagine ce ballet incessant, si naturel dans les profondeurs, si agaçant à la surface. Doucement les rayons du soleil perdent en éclat, on voit aussi les autres bateaux, de taille plus petite, nous faire signe et rentrer au port. Quelle heure est-il ? Mes amis reprennent la blague, sur la malchance que j'incarnerais. Henri s'amuse moins. Cette plaisanterie mise en œuvre par ses soins quelques heures plus tôt, avec un sens accentué de l'esbroufe, devient à ses yeux un drapeau de mort planté sur la coque de son bateau, une provocation désormais inutile. À quoi bon faire les malins ? semble nous dire Henri. Mes amis esquivent cette mauvaise humeur et rejoignent le ponton minuscule. La mer est plus sombre qu'à notre départ ou bien la lumière décline et les couleurs changent, s'approfondissent, quittent l'illumination pour former un ensemble plus uni, mat, qui s'allie à l'honneur bafoué. Cher Henri, vous devez savoir que tout ceci n'est pas grave. Nous sommes sur la mer, chance inestimable. Que nous ne souhaitons pas *estimer*, tant ce verbe se rapproche du chiffre, des courbes déclinantes, des graphiques, du nombre, des ventes, des gains. Nous n'estimons que l'inestimable. Cette virée en mer est une adresse aux techniciens de la « phynance » pour les mettre en face de notre gratuité. Leurs pourcentages, nos écarts, leurs habits

18 ^e jour : B. S. Johnson	105
19 ^e jour : Brinkmann	107
20 ^e jour : Jan Zabrana	110
21 ^e jour : Alix Cléo Roubaud	114
22 ^e jour : New York, années convulsives	117
23 ^e jour : Les arcanes de Stendhal	123
24 ^e jour : Maïakovski est joueur	126
25 ^e jour : Traversée de Valery Larbaud	130
26 ^e jour : Juillet à Cambridge	134
27 ^e jour : Éclipse de Tolstoï	143
28 ^e jour : Italo Svevo, le messenger de Trieste	149
29 ^e jour : Mes musiciennes	156
30 ^e jour : Le sommeil	161
<i>Que s'est-il passé...</i>	169



Vie électrique Jean-Philippe Rossignol

Cette édition électronique du livre
Vie électrique de Jean-Philippe Rossignol
a été réalisée le 11 octobre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070135042 - Numéro d'édition : 185081).

Code Sodis : N49963 - ISBN : 9782072450075
Numéro d'édition : 232873.